

Bande de colons : une mauvaise conscience de classe d'Alain Deneault

Renato Rodriguez-Lefebvre

Numéro 277, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97244ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

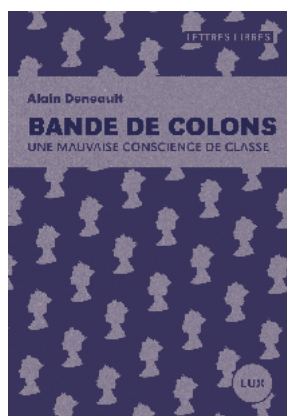
Rodriguez-Lefebvre, R. (2021). Compte rendu de [*Bande de colons : une mauvaise conscience de classe* d'Alain Deneault]. *Spirale*, (277), 88–90.

LE RETOUR DU COLON

BANDE DE COLONS : UNE MAUVAISE CONSCIENCE DE CLASSE

ALAIN DENEAULT

Lux Éditeur, 2020, 210 p.



La pensée anticoloniale s'efforce depuis quelques années de renaître sur le terrain tumultueux des mots qui y ont été, du moins en français, associés. Pour chargé que soit le trio colonisateur-colon-colonisé, Alain Deneault ne renonce pas à fouiller les textes et archives qui ont longtemps dressé les attentes que les populations québécoises avaient à l'égard de ces mots. Somme toute, il convient de dire que le Québec est une colonie, mais non pas dans la lecture qu'un André d'Allemagne a pu faire de la notion, il y a plus de cinquante ans, dans son essai *Le colonialisme au Québec*. Cette réactivation d'un thème qui a été et est encore polémique compte parmi les objectifs de l'essai de Deneault qui, pour amorcer son itinéraire à travers les époques, s'accroche au mot ô combien fort de « colon ».

L'auteur reprend ce mot mitoyen entre colonisé et colonisateur, qui n'a pas été le plus réclamé par les discours québécois réfléchissant à la nature de leur héritage en Amérique : assumer le devenir-colon reviendrait à reconnaître une position pénible que Deneault décrit dans ses multiples manières de ne pas se reconnaître pour ce qu'elle est. « *[L]e colon n'est pas le colonisateur. Il y a chez lui quelque chose de lamentable, car il joue seulement à l'être. Bien qu'il en tire le plus mince profit, c'est pourtant lui qui, le plus concrètement, exécute les bassesses coloniales.* » Comme figure, le colon dispose de différentes techniques pouvant l'amener à prendre l'espace des populations colonisées, dont il usurpe le sentiment de dépossession, et ce, tout en articulant le fantasme d'être l'unique maître du territoire qu'on lui aurait spolié. Là où une telle description, plutôt classique, ne saurait résumer la particularité de la situation québécoise, elle annonce surtout le portrait d'une psyché contemporaine qui dérive des frustrations que cette position produit, et à travers lesquelles, chose plus importante, elle se renouvelle. C'est à cet égard que l'essai de Deneault, qui s'inscrit dans une réflexion échelonnée sur plusieurs années – dans « Portrait du colon : la question des classes sociales au Québec », publié dans le volume *Le tiers-monde postcolonial* en 2014, puis *La médiocratie* en 2015 –, contribue le plus à reconstruire une critique du fait colonial au Québec et au Canada. Une telle critique n'est en rien préoccupée d'enquêter amplement sur les résistances locales ni de pratiquer une forme quelconque d'espérance quant à la sortie de la « pensée colon » : elle s'enfonce dans les manifestations de cette médiocrité, qu'elle aborde comme une totalité.

La part la plus longue de cette enquête retourne aux sources de l'occultation du terme « colon » dans les analyses historiques de la situation québécoise : on peut suivre, tel un thriller conceptuel, les masques portés par les différentes communautés que l'histoire coloniale emporte sur sa scène. La part centrale de cette trame, que Deneault avait déjà esquissée lors de sa conférence intitulée « Portrait du Québécois en colon », concerne le développement d'un rapport spécifique du Québec à son passé colonial. Quoique cette partie recouvre une période historique vaste, elle parvient adéquatement à lier cette genèse à l'ascension du nationalisme québécois des années 1960, qui marque moins une rupture qu'une continuité au sein de cet héritage. Je constate, parmi quelques bémols, les considérations de l'auteur sur les autres méthodes d'exploitation que les empires espagnol et britannique ont pratiquées : sans reconduire l'idée dépassée d'une douceur initiale envers les Autochtones qui serait l'une des caractéristiques propres à la colonisation française, il aurait été pertinent que Deneault convoque des auteur·rice·s d'Amérique latine pour décrire le colonialisme espagnol plutôt que de citer un livre de Silvia Federici qui, si excellent soit-il, n'est pas du tout centré sur les Amériques ni sur leur passé. Des rapprochements pertinents entre les structures française et espagnole mériteraient d'être faits, car ils favoriseraient une circulation transnationale des mémoires coloniales comme des résistances. En dépit de l'absence de ces quelques distinctions, Deneault ne réussit pas moins à lier la constitution d'une classe moyenne québécoise au devenir-colon qui hante le Québec. Cette hantise n'est pourtant pas la seule préoccupation de l'essai, qui pointe vers d'autres manières de retrouver des morceaux de cette réalité coloniale.

L'ÎLE LITTÉRAIRE

Un chapitre mérite qu'on en souligne la singularité, car il aborde explicitement la littérature comme représentante du fait colonial, dans laquelle il est possible de retrouver les modèles les plus éclatants de la violence historique. Là où un tel usage de la littérature n'est pas si rare, il serait difficile de ne pas penser à des rapprochements avec l'ouvrage de Marie-José Mondzain, *K comme Kolonie* (2020), essai où *La colonie pénitentiaire* de Kafka, dont l'intrigue se déroule également sur une île, est le lieu d'expérimentations atroces qui n'ont rien à envier au dispositif décrit dans *L'île mystérieuse* de Jules Verne, analysé dans *Bandes de colons*. En s'insérant dans cette trame insulaire, Deneault s'intéresse à ce récit et donne à voir en quoi l'expérience coloniale est toujours liée à

l'imaginaire d'un espace cantonné, éloigné, espace que l'île incarne de façon exemplaire. Ces espaces, où se pratiquent des exclusions, lézardent les rêves d'utopies dont les projets coloniaux se voulaient solidaires. L'opération consistant à renommer le territoire occupé au gré des référents étrangers et à se fixer à ces référents est elle-même symptomatique de la « pensée colon » : « [L]a nomenclature des lieux appartient à des signifiants qui contribuent chez eux [les colons] à réduire au maximum le rapport à l'altérité radicale que représente pourtant l'endroit où ils échouent. » Deneault tire de ce roman un tableau de la psyché du colon, découvrant dans des dialogues les symptômes d'un monologue amer, où il n'est aucune raison de rire des sujets comme de la position où les personnages s'acharnent à vivre : même si le ton de l'essai épargne à son lectorat l'envie de rire ou de se plaindre, les quelques pages dédiées à cette description laissent entrevoir le pathétisme d'une situation dont la viabilité repose sur des illusions meurtrières.

Une telle lecture est, à mon sens, à saluer, car elle reprend les modèles sensibles fournis par les œuvres littéraires pour rendre plus intelligibles les rapports à l'espace comme à l'histoire. Là où le portrait tiré de *L'île mystérieuse* donne à Deneault de précieux outils pour poser des rapprochements avec le Canada et le Québec, de nombreuses autres œuvres auraient facilité davantage ce travail d'analogie. Néanmoins, cette approche marque bien une ouverture au partage des savoirs, et ce partage est la marque d'une décolonisation qui doit souvent rassembler des matériaux dispersés dans différentes disciplines afin de saisir la réalité complexe et mouvante du colonialisme. J'insiste sur cette note parce que plusieurs ouvrages portant sur ces enjeux échouent à rallier différents discours critiques malgré leur interdisciplinarité – je pense au classique *The Darker Side of Renaissance* de Walter Mignolo, en 1995, à *Against War* de Nelson Maldonado-Torres datant de 2008, ou encore *Unthinking Mastery* de Julietta Singh, publié en 2017 : la forme savante les amène à rater, malgré certains apports indéniables, une part de l'innommé des phénomènes d'exploitation.

UNE COLONIE D'ORIGINE NON LITTÉRAIRE

Tout autre est le chapitre sur l'« Irvingnie », un complément inattendu et presque spectaculaire aux dispositifs littéraires précédemment évoqués. Deneault y relate le destin de la famille Irving, parmi les plus nanties au Canada, et dont la sphère d'influence s'étend sur les Maritimes, où le

Nouveau-Brunswick «*semble tellement dédié aux intérêts du groupe privé qu'il se comporte à son égard comme un véritable notaire*». À la puissance financière qui accorde à ce conglomérat des privilèges consentis par différents paliers gouvernementaux, s'ajoutent des tentatives, de la part de cet empire commercial, d'accéder en premier lieu à des ressources lucratives dans certaines régions états-uniennes, dans une indifférence affichée aux dettes que l'entreprise cumule lors d'accidents puisque celles-ci seront parfois effacées par les agences relevant des autorités fédérales. À ces pouvoirs considérables, on peut encore ajouter un monopole presque total sur les médias, consolidant encore plus la puissance du conglomérat.

Le patriarcat à l'origine de cette énorme affaire de famille, Kenneth Colin Irving, est décédé en 1992 : il avait amplement manifesté, auparavant, sa lucidité quant à la puissance de son entreprise et, conséquemment, de sa personne. Souverain sans État, il «*a déjà menacé de "fermer" l'État régional, comme si on pouvait mettre tout un territoire en lock-out*». Une telle disproportion dans les rapports de force entre un État provincial et une entreprise qui jouit de sa marge de manœuvre n'est pas sans évoquer, comme le souligne l'auteur, la corruption qui est généralement associée aux pays non occidentaux : Deneault rappelle alors, pour une énième fois, que le cumul massif du capital nécessite le plus souvent des tactiques néocoloniales, et avec elles, des hiérarchies inquiétantes que le colonialisme aime à structurer. Le protagoniste de cette entreprise ne pouvait apparemment pas anticiper que ses trois fils, cumulant les tensions familiales, allaient devoir, en 2006, se partager l'empire du père, dans un scénario qui n'est rien de moins qu'un drame shakespearien, en apparence : ce script a été davantage compliqué par la mort d'un des trois fils en 2010, qui rallongea la liste des héritiers.

Hélas, l'histoire de l'empire Irving – malgré les indéniables qualités qui donneraient à ses absurdes pouvoirs un vernis littéraire qui n'est pas inconnu des amateur-riche-s de drames anglais et de leurs adaptations japonaises tel le film *Throne of Blood* (1957) – n'est que l'expression sordide d'un héritage de l'histoire coloniale qu'elle perpétue, dans une forme a fortiori peu compatible avec l'idée d'une démocratie d'État. En l'insérant dans ses recherches, Deneault a bien montré que

d'autres territoires canadiens sont sous l'emprise complète de nouveaux épisodes du colonialisme. En écrivant ce livre, l'auteur peut-il au moins performer sa solidarité à l'égard des différent-e-s écrivain-e-s (Dalie Giroux, Leanne Betasamosake Simpson, Yves Sioui Durand, etc.) et des mouvements pour lesquels ces héritages ne sauraient être muséifiés comme les mauvais souvenirs d'une violence révolue.

Là où l'ouvrage aurait pu davantage s'affiner, c'est précisément dans une jonction avec les littératures autochtones contemporaines et les voies critiques qui, depuis plusieurs années, forment des constellations extrêmement actives – que l'on pense à Glen Coulthard, par exemple, ou à l'ascension récente des poétesses innues. Lire ces perspectives, les citer et les nommer impliquent une ouverture qui permettrait à Deneault de dégager sa critique de ses penchants eurocentrés. Comme description de la «*pensée colon*», l'ouvrage réussit son pari : rapprocher une condition contemporaine blanche des éléments historiques qui l'ont façonnée. Toutefois, une critique du colonialisme ne peut échapper à la nécessité de s'intéresser aux altérités qui sont les cibles constantes de la violence historique, car ces différentes identités peuvent, par leurs récits et leurs connaissances, renouveler notre compréhension de ces longs phénomènes. Il n'est plus fécond de parler des communautés autochtones uniquement comme de victimes broyées, dépourvues de moyens face aux structures qui entendent les dominer : il est plus stimulant d'accorder une attention à ces voix. Ces dernières ont notamment le pouvoir de nuancer notre rapport affectif à ces héritages, car elles travaillent souvent à imaginer des espaces en marge de la hantise de l'histoire. Sans contester la médiocrité du colon et la persistance des mécanismes d'extermination, elles indiquent radicalement qu'il est encore possible de rêver à différentes formes de futur, que tout effort contemporain d'imaginaire ne saurait s'arrêter aux seules dystopies libertariennes ni au triomphe perpétué du capital. Stimulante en elle-même, la pensée de Deneault trouverait dans ces autres pages quelque chose comme un adieu au colon, sans nostalgie ni autre pompe.